Les Sœurs Mante

Eaulins Berger

La Revue Théâtrale

La Revue Théâtrale

La Revue Théâtrale

SOMMAIRE

TEXTE

Bavardages de théâtre	Paul Gavault
Histoire de *Renée Mauperin*	Henry Céard
Chronique de quinzaine	Edouard Gauthier
L'*Étranger* à Bruxelles	L'Ennemi Fritz
La mise en scène	Théodore Massiac
Entrac'tes	George Vanor
Propos de la Cour et du Jardin	G.-T. Norma
La Pantomime	Georges Frappier
Les Théâtres accotés	Henry Fransois
En passant	Jacques Duchange
La Mode au théâtre	Vsse de Réville
Livres à lire	H. Lefin

ILLUSTRATIONS

COUVERTURE. Les Sœurs Mante, phot. Cautin et Berger.

Dans les articles, portrait d Alphonse Daudet. — Portrait des Goncourt, par Willette. — Portrait de Jules de Goncourt, par Edmond de Goncourt. — Décors de *Molière et sa Servante* et de la *Critique de l'École des Femmes*. — Portraits de M. Laffite. — Décor de *l'Étranger;* portraits de M. Albers et de Mlle Friché. — Dessin de Léandre. — Dessins de Douhin. — Portraits de Deburau, Rossi, Mlle Laus, Willette, Mlle Mendelys, Mme Charlotte Wiehe, Mlles Thylda, Liane de Pougy, Willy ; Séverin. — Mlles Paulette Moutton et Denyse de Gramond.

COUVERTURES DE LA REVUE THÉATRALE

N° 1. Mme Georgette Leblanc, phot. Cautin et Berger.
N° 2. M. Paul Mounet, phot. Cautin et Berger.
N° 3. Mlle Spindler, dessin de José Engel.
N° 4. Mlle Moreno, dessin de José Engel.
N° 5. Mlle Diéterle, dessin de José Engel.
N° 6 Portrait de Mlle Lavallière par Cautin et Berger.
N° 7. Les Sœurs Mante, phot. Cautin et Berger.

LISÉRIS DERNIÈRE CRÉATION

Le Parfum préféré des Élégantes

EAU de TOILETTE

Kananga-Osaka

d'une délicieuse fraicheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse.

Parfumerie V. RIGAUD, 1, faub. St-Honoré (r. Royale), Paris

Verreries Artistiques

SALVIATI

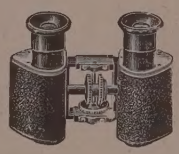
DE VENISE

16, Avenue de l'Opéra — Paris

VIN DES PONTIFES

Tonique Apéritif

Demandez partout un "PONTIFES"



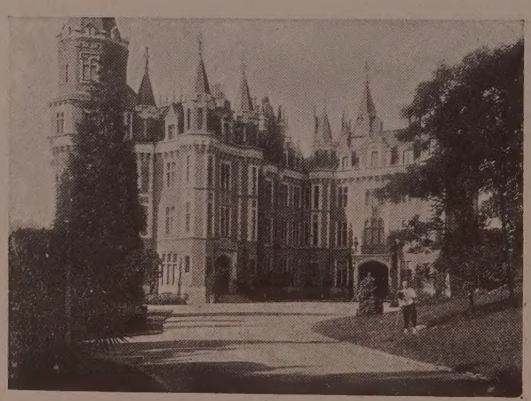
C.-P. GOERZ

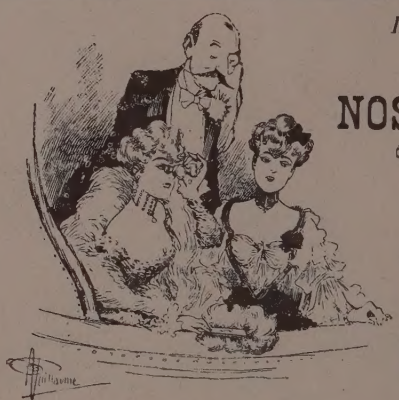
Berlin-Friedenau

Optique, Jumelles, Photographie

NOTICES FRANCO SUR DEMANDE

22, rue de l'Entrepôt — PARIS





En vente chez tous les libraires

NOS ARTISTES

des Théâtres et des Concerts

par J. MARTIN

400 portraits et biographies

Préface d'Alfred CAPUS

Ce volume est en vente à la REVUE THÉATRALE, 60, rue de La Rochefoucauld. Prix : 3 fr. 50.

UNE VÉRITÉ, c'est que toutes les personnes soucieuses de leur *beauté* et de leur *santé* ont adopté pour leur toilette journalière la **Crème Simon**, parce qu'elles en ont vu les merveilleux effets sur des épidermes ravagés par le froid.

2e Année. — N° 7. Janvier 1903. — 1.

LA REVUE THÉATRALE

BIMENSUELLE

Directeur Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :		Rédaction et Administration	Le Numéro	
Un an :	Paris ..... 12 fr.		France	50 cent.
—	Départements ... 15 »	60, Rue de La Rochefoucauld, Paris	Etranger.....	65 »
—	Etranger..... 17 »	Téléphone : 271-94		

BAVARDAGES DE THÉATRE

Florodora est un gros succès aux Bouffes. J'en suis ravi pour les Directeurs, qui sont tous deux vaillants et luttent depuis des années contre le Destin.

Florodora est arrivée de Londres à point nommé pour recueillir le fruit de la folie du jour : elle est un hymne en trois actes au *cake-walk* et autres sarabandes anglo-américaines. Adrien Vély et M. Schwab l'ont bichonnée et ont retroussé sa jupe selon la méthode parisienne, et cette attrayante personne a conquis le bon public de Paris.

Jamais on n'a tant dansé aux Bouffes, et, cette fois, ça n'est plus devant le buffet.

Les contrôleurs dansent, les ouvreuses vous donnent votre vestiaire en esquissant un petit pas nègre et Lagoanère et Lénéka, dans leur cabinet directorial, reçoivent les auteurs debout sur leur bureau, les coudes près du corps et les mains tendues en avant, pendant que le secrétaire général, M. de Bussy, improvise au piano un *deux-quatre* entraînant.

Les feuilles de location sont comme de petites folles, jamais on ne les a tant couvertes, et, quant à la buraliste, avec laquelle j'eus naguère de mélancoliques conversations, elle sautille gentiment sur sa chaise et vous fredonne sur un air de polka : « Une avant-scène, Monsieur ? Quarante francs ! »

La joie est revenue aux Bouffes-Parisiens. De temps en temps, Londres nous envoie autre chose que du brouillard.

Paul GAVAULT.

Alphonse Daudet.

Histoire de " Renée Mauperin "

POUR SERVIR DE PRÉFACE A LA PIÈCE

A la mémoire d'Alphonse DAUDET.

Le hasard de mes goûts et de mes illusions m'ayant fait rencontrer un certain nombre d'écrivains, il s'en est suivi que, parfois, mes confrères, dans leurs écrits, n'ont pas dédaigné de s'occuper de moi.

J'ai accepté et j'accepte encore leurs jugements, ainsi qu'il convient à un homme qui, comme moi, a trop longtemps exercé le métier de la critique pour n'en point connaître les défauts et la vanité. J'ai pu me tromper, je me suis toujours prononcé selon ma conscience. J'estime que toutes les appréciations émises sur mon compte ont la même dignité d'origine. Donc, je me plaindrai seulement de la bienveillance.

Elle n'est pas toujours allée sans erreur : d'abord en s'adressant à moi, ensuite en faisant figurer mon nom dans des récits où je reconnais mal la vérité, au moins telle qu'elle m'est apparue lors des aventures littéraires auxquelles je fus mêlé.

* * *

C'est ainsi que, dans un livre de M. Alidor Delzant, intitulé *Les Goncourt* et publié en 1889 chez l'éditeur Charpentier, je lis les lignes suivantes :

« Un écrivain naturaliste qui s'était fait connaître par une étude d'une analyse subtile et d'un gris à la « Flaubert, M. Henry Céard, crut découvrir dans *Renée Mauperin* le filon d'un drame en cinq actes. Il « l'écrivit, et, à la fin du mois de décembre 1881, une lecture en fut faite dans le salon de Madame Alphonse « Daudet qui, peu de jours auparavant, avait reçu ce mot de M. de Goncourt :

Chère Madame,

Ne croyez pas qu'on ne pense plus à vous, un gentil ménage. Mais, tout en ayant fini, il y a des corrections d'épreuves qui ne me laissent pas une minute. Céard est en train de faire recopier Renée Mauperin. *Quand ce sera fait il doit vous demander une soirée pour vous la lire. Je demande une invitation pour la soirée.*

« Après la lecture, avenue de l'Observatoire, commença la passion de la pauvre *Renée* : Refusée « par M. Emile Perrin, à la Comédie-Française, par M. Raymond Deslandes au Vaudeville, par M. de la « Rounat, à l'Odéon ; de chaque station nouvelle le drame revenait raccourci. De cinq actes, il en vint à quatre, « puis à trois. La longue agonie de la jeune fille fut tranchée d'un seul coup et remplacée par la rupture d'un « anévrisme. Un baiser adressé à Denoisel, sortit des lèvres expirantes de Renée, faussant du coup son caractère, « et apportant dans la pièce un élément inattendu de pitié.

« Telle fut la dernière toilette que subit *Renée* « avant de paraître au théâtre. M. Porel, nouvellement « appelé à la direction de l'Odéon, recueillit l'épave, la « monta avec le plus grand soin, et la première repré- « sentation eut lieu au mois de novembre 1886. — La « critique ne lui fut pas favorable. »

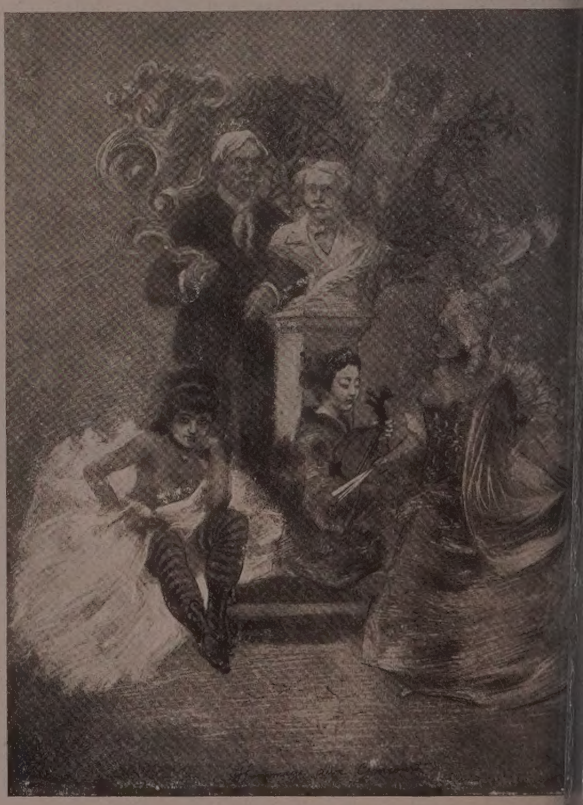
Sauf cette constatation, sauf le détail de la lecture chez Alphonse Daudet, sauf l'indication d'une série de remaniements — car la pièce fut refaite sept fois — pour le reste, le récit de M. Delzant est sommaire, incomplet, et, sur la question de la mort de Renée, tout à fait inexact.

Immédiatement, j'avertis M. Delzant, insistant surtout sur ce baiser dont il se plaignait et qui ne s'est jamais trouvé, ni dans le texte, ni dans la mise en scène ; et le 23 mai 1889, je reçus de l'auteur des *Goncourt* la lettre que voici :

Monsieur et cher Confrère,

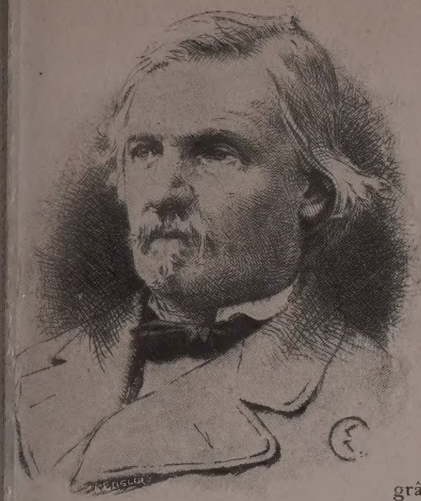
Vous mettez une courtoisie charmante à m'accuser d'une erreur bien involontaire. Les auteurs m'ont donc trompé ? J'ai mal compris le jeu de scène qui termine votre Renée Mauperin ; *et le baiser que je croyais avoir vu, n'a pas été scellé entre les lèvres rapprochées de Denoisel et de Renée mourante. Je redresserai le passage de mon livre aussitôt que je le pourrai. Malheureusement la composition a été stéréotypée, et les remaniements sont bien difficiles. Au reste, le tirage a été fait à 2.000 et il n'est pas probable qu'on aille au delà maintenant.*

Cl. Cout



Les Goncourt, par Willette.

Tableau de la collection Freund-Deschamps.



Edmond de Goncourt.

Je vous reproche, à votre tour, de n'avoir pas donné le texte in extenso de votre pièce. Je crois que vous deviez ce plaisir littéraire à ceux qui — j'en fus un peu — avaient salué au passage la fermeté et la souplesse de votre forme parlée, et découvert de beaux fragments d'une œuvre d'art dans cette œuvre mutilée. Que M. de Goncourt ait approuvé tout ce qui a été fait, c'est l'évidence même, nous le savions si bien, nous autres, autour de lui, que je n'ai pas pensé à le dire. Je le dirai puisque vous le croyez utile.

Je regrette, Monsieur, de ne pouvoir pas vous donner tout de suite *pleine et entière satisfaction, et marquer l'état que je fais de votre talent. Ne doutez pas de ma bonne volonté, et croyez bien que j'ai hâte de réparer un tort involontaire envers l'auteur d'un de mes livres de chevet, auquel je me suis lié par une très cordiale sympathie.* Alidor Delzant.

Les circonstances n'ayant pas favorisé la loyauté de M. Delzant, et son livre ne connaissant pas d'édition nouvelle, après treize ans, je me crois autorisé à opérer moi-même les corrections que, dans sa bonne grâce, il se proposait de faire. Donc, j'écrirai tout au long l'histoire de *Renée Mauperin*. A défaut de mes souvenirs, des documents me serviront à la rendre exacte et complète.

Le 7 septembre 1880, je recevais de M. Edmond de Goncourt, la lettre ci-après :

Saint-Gratien.

Mon cher Ami,

Je reçois une lettre de deux jeunes gens inconnus de moi : MM. Henri Sena et Bush qui me demandent de faire une pièce de Renée Mauperin. *Je n'ai pas besoin de vous dire que je préfère de beaucoup que, pièce s'il y a, un jour, la pièce soit faite par vous. Je leur ai dit de vous écrire et de vous demander si vous persistiez dans votre résolution. Je vous serai obligé de leur répondre.*

Quinze jours après, nouvelle lettre :

Château de Saint-Gratien, 22 Septembre 1880.

Cher Ami,

J'écris à MM. Sena et Bush, dont je viens de recevoir une seconde lettre. Je leur dis ce que vous m'avez écrit et leur déclare que, malgré tout mon désir de leur être agréable, il m'est impossible de retirer l'autorisation que j'ai donnée à un homme qui est mon ami et dont j'estime infiniment le talent. Seulement, pour un peu consoler leur désespérance, je leur mande que, si d'ici à un an la pièce n'était pas faite, je vous demanderai de me rendre ma liberté et de permettre qu'elle fût faite par eux. Mais j'espère bien qu'elle le sera par vous.

Mes amitiés,

Edmond de Goncourt.

Les frères de Goncourt.

Portrait de Jules de Goncourt, par son frère.

A la date fixée, j'étais prêt, et vers la fin de décembre 1881, la pièce, alors en cinq actes, fut entendue pour la première fois chez M. Alphonse Daudet, 3, avenue de l'Observatoire, par M. et Mme Zola, M. et Mme Georges Charpentier, et par M. de Goncourt. Il m'avait laissé libre du plan, n'avait rien voulu connaître de l'exécution. Sans rien savoir d'avance, par une confiance qui me flattait, il se déclarait enchanté et s'appelait gaîment : « Le père de la Mariée. »

L'époque de la lecture ne se réglait pas sans lenteur, ainsi qu'en témoigne le billet suivant de M. Alphonse Daudet :

Mon cher Céard,

Goncourt me demande de remettre la lecture et son dîner à mardi. Je pense que ça vous va. Donc, à mardi, sept heures. Au fait, j'oubliais : c'est bien le moins que l'auteur amène quelqu'un à sa lecture. Il y aura deux couverts pour vous ce soir-là à notre table. Amenez qui vous voudrez ; Huysmans, par exemple, dont nous aimons le talent, ou un autre, à votre gré. Prière seulement de me prévenir par un mot, rapport à la cuisinière. Alphonse Daudet.

Mon brave camarade Huysmans ne professant guère d'estime pour le théâtre, je le dispensai d'une invitation qu'il eût acceptée par tendresse, sauf à en souffrir comme d'une corvée, et je vins tout seul au rendez-vous. Donc, après un dîner où l'on mangea un paon blanc servi avec toutes ses plumes, ainsi que dans les festins du moyen âge, me voici dans un coin du salon, à droite de la porte d'entrée, le dos au mur ; devant moi une table, un verre d'eau, et, entre deux bougies éclairant le manuscrit, d'une voix qui tombe à la fin des phrases et fatigue les auditeurs, je lis une pièce touffue et au demeurant assez mélodramatique.

(A suivre). Henry CÉARD.

Donc, après un dîner où l'on mangea un paon blanc...

CHRONIQUE DE QUINZAINE

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, *reprise du* Bossu, *5 janvier.* — THÉATRE DU GYMNASE, Le Secret de Polichinelle, *comédie en 3 actes, de M. Pierre Wolff, 6 janvier. — Représentations de Mme Charlotte Wiehe aux* BOUFFES-PARISIENS. — THÉATRE-ANTOINE, Les Tabliers Blancs, *comédie en 3 actes, de M. Benière, 7 janvier.* — AMBIGU, Les Dernières Cartouches, *pièce en 5 actes et 10 tableaux, de MM. Jules Mary et E. Rochard, 14 janvier.* — VAUDEVILLE, Le Devoir Conjugal, *comédie en 3 actes, de M. Léon Gandillot, 15 janvier.* — COMÉDIE-FRANÇAISE, *Anniversaire de Molière :* La Critique de l'École des Femmes, *comédie en 1 acte, en prose, de Molière;* Molière et sa Servante, *à-propos en vers, de M. Maurice Millot.* — FOLIES-DRAMATIQUES, La Famille du Brosseur, *vaudeville en 3 actes, de M. Tristan Bernard, 16 janvier.* — THÉATRE CLUNY, Ma Bonne Cousine, *comédie en 3 actes, de M. P.-L. Flers, 17 janvier.* — Mlle *Sorel joue Célimène du* Misanthrope, *18 janvier.*

Présentement, le théâtre de la Porte-Saint-Martin ne réussit pas mal ses affaires, et cependant M. Constant Coquelin est ailleurs.

Tout simplement on a repris *Le Bossu*. Ce fameux roman a été représenté avec quelque soin; ses rôles élégants et ses rôles pittoresques ont été intelligemment dévolus à des acteurs capables de les faire valoir : M. Castillan, dont l'élégance naturelle est un peu affectée, avantage de ce défaut — utile en la circonstance — le beau Gonzague; Cocardasse et Passepoil se trouvent pompeusement reproduits par deux artistes avertis, MM. Dekock et P. Verret et Mlle Spindler, récente lumineuse princesse de *Corcoran*, n'est plus qu'une simple et touchante demoiselle de Nevers. Enfin M. Krauss fait Lagardère; il enthousiasme le boulevard Saint-Martin; ses succès, en ce lieu, sont tout aussi vifs que ceux qu'il obtint des Bruxellois, il y a deux ans, à l'Alhambra.

Quel directeur saura s'attacher ce comédien inégal, certes, mais fin, adroit, chercheur et capable de choses excellentes. M. Krauss a droit à un sort meilleur que celui de jouer les Mélingue et les Taillade en Belgique.

Cette redonnée du *Bossu* vient à son heure. Il n'est point mauvais que nous puissions de temps à autre nous rendre au spectacle de quelqu'un de ces romans fous, dont les exagérations héroïques nous changent heureusement des modernes distractions théâtrales, coupures de notre existence fade, hypocrite, lassante, exactement vécues en scène.

Le Réalisme et la Rosserie ayant tendance à passer de mode, un parti d'auteurs s'oriente sur la Vie heureuse. Déjà le succès a adopté la manière lénitive de M. Capus : ses types simples, éviteurs de difficultés, qui savent, en d'ingénieuses scènes et par de spirituels discours, avoir l'air d'accepter d'un cœur léger ce que le présent leur réserve, et mériter par cette philosophie facile un sort favorable lors du dénouement.....

Voici maintenant M. Pierre Wolff qui renchérit sur cette donnée et trouve une manière encore plus attendrissante. — A entendre son *Secret de Polichinelle*, bourgeois, doux, très doux, il est permis de pleurer les larmes qu'il serait ridicule de verser à la présentation d'un drame poignant. Foin des parents tyrans plus soucieux de la fortune que du bonheur de leurs enfants! finis les drames provoqués par ce moyen vieilli! Plus ne se produiront — sauf à la Comédie-Française — les événements déplorables déterminés par l'entêtement des familles à de riches mais peu séantes unions. — M. et Mme Jouvenel, vieillards paisibles, qui sont en train d'acquérir à leur fils une fiancée possible, ne montrent cependant aucune fâcherie quand ils apprennent le subreptice collage — même aggravé d'un enfant — de leur héritier avec une ouvrière en modes... Sans doute, par égard à la stricte morale dont ils eurent l'habitude, ils se cachent réciproquement l'intérêt affectueux qu'ils prennent du faux ménage, mais très vite les mettra à l'aise l'Ami adroit appelé, autrefois, à négocier la rupture entre maîtresse et amant prêt à se marier, et qui, en l'occurrence, s'ingénie pour vaincre les derniers scrupules de ces parents indulgents et bons. — Le tout s'arrange donc par l'inattendue mise aux bras les uns des autres des sympathiques intéressés de cette émouvante comédie; et ce sont d'apitoyants sanglots.

Après quoi dîne en rond la famille qui s'accroît d'une manière tant inattendue.

Le Secret de Polichinelle, un peu futile, intéresse et intrigue beaucoup parce qu'il est confié à des comédiens expérimentés : M. Huguenet, le grand-père; Mme Judic revenue au théâtre pour faire, sagement, les grand'mères; M. André Hall, le fils; Mlle Suzanne Demay, la maîtresse : M. Colombey, l'arrangeur de différends, et il n'est pas jusqu'à une petite bonne femme figurant l'enfant illégitime qui, très gracieuse — les bâtards le sont tous — ne contribue pour sa bonne part à l'émotion des situations.

Nous avons, figurez-vous, failli connaître *Les Tabliers Blancs* d'une bien singulière façon. Antoine n'avait-il pas idée de les inaugurer, tout de go, un soir quelconque, devant un public venu chez lui pour voir *La Bonne Espérance* : cela, sans doute, afin d'expérimenter, une fois, l'opinion imprévue de la foule quant à la valeur d'une pièce neuve. On ne sait pourquoi la chose n'a point eu lieu.

C'est une levée de tabliers blancs qui partent, insolents, au front de madames provinciales véritablement trop pingres, trop exigeantes, trop brutes. Les domestiques, c'est dit, ne consentiront à reprendre leurs humbles fonctions que si on augmente leurs gages. Les patronnes, d'abord, se gardent de céder, puis réfléchissent; mais comme il arrive souvent, les bonnes viennent à résipiscence au moment où les bourgeoises, affolées, allaient se rendre à leurs revendications. Vous pensez comment les pauvres seront traitées à l'avenir.....

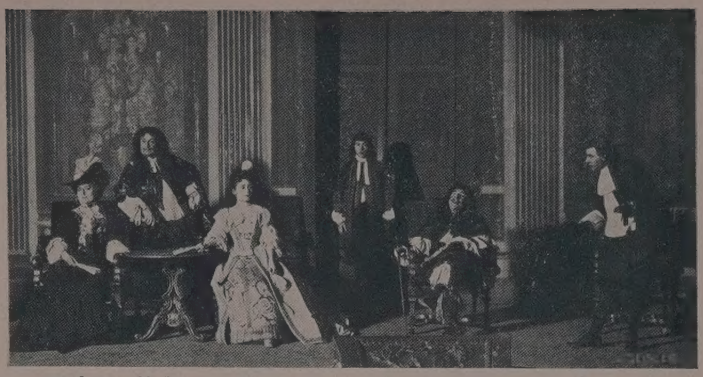
Le théâtre philosophique n'est jamais tout à fait agréable; c'est un mode de distraction très relatif. On vient plutôt au théâtre pour s'amuser que pour instruire sa conscience. Pourtant *Les Tabliers Blancs* ne sont pas ennuyeux : ils comportent des scènes gaies et sont fort bien portés par de bons acteurs d'Antoine : MM. Numès et Signoret, Mmes Bellanger, Luce Collas, Ellen Andrée.

Cl. Studio.

M. Louis Delaunay, *Molière.* — Mme Kolb, *Laforest.*

MOLIÈRE ET SA SERVANTE.

Cl. Studio.



Mlle Sorel. *Uranie.* — M. Baillet, *Dorante.* — Mlle Leconte, *Climène.* — M. Coquelin Cadet, *Le Marquis.* — M. Truffier, *Lysidas.*

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

Mme Charlotte Wiehe a donné quelques représentations aux Bouffes-Parisiens; c'est à peine si on l'a su.

Mme Charlotte Wiehe est de ces artistes que la destinée ne gâte pas. Son talent original ne trouve à se produire que dans des conditions défavorables, sur des planches inoccupées, dans des théâtres affligeants. La réputation de la gentille danoise, commencée chez nous en même temps que celle de Sada Yacco, est inférieure, aujourd'hui, au renom gagné par la Japonaise. Ce n'est pas juste. On néglige trop cette actrice sincère et naturelle, qui prête toutes ses forces à l'exercice de l'art mignard mais difficile qu'elle pratique... Mme Charlotte Wiehe est pourtant fort attrayante dans les menues saynètes de son répertoire; pourquoi ne point l'aller voir quand elle se trouve ici, même sur une scène médiocre.

La réclame, la réclame, il n'y a que cela : faute de pouvoir se payer ses éclats hurleurs, on n'arrive pas.

L'Ambigu profite, en ce moment, de l'appréciable rapport d'argent d'un mélodrame, sorte de chef-d'œuvre du genre, qui — le croirait-on — se passe très loin des hauts boulevards, sans le concours du moindre Apache extérieur. L'histoire n'est cependant pas, faute d'Apache, dénuée de la Crapule instigatrice de mauvais coups; même, cette Crapule est de si parfaite trempe, qu'elle détermine une pluie d'événements émotionnels : tous les événements, plus d'autres, inventés depuis toujours par les spécialistes es-mélo. *Les Dernières Cartouches* constituent un bloc d'effets saisissants, une compilation de tous les trucs capables de prendre la curiosité avide et ingénue du public, une condensation de toutes les émotions essentielles à l'impression des âmes sensibles.

Cl. Cautin et Berger.

M. Laffite, dans *Paillasse.*

Les acteurs employés dans cette aventure concourent tous à la presque possibilité de son ensemble invraisemblable; ce sont : MM. Laroche, Etievant, Courtès, J. Renot, Mlle Archainbaud, Jeanne Bernou, Blanche Méry, etc.

Au Vaudeville, s'expose *Le Devoir Conjugal*, pièce de M. Léon Gandillot. S'expose est une façon de parler, car, en vérité, l'acte des sens voulu par le mariage n'est point souvent accompli par une jeune dame Cécile et son mari Robert Morin. Question de répugnance physique, paraît-il, tout à fait curieuse et malheureuse, la mariée étant très belle... ; l'on ne sait vraiment quoi de sa tentante personne peut éloigner le goût de l'époux. — Cette singularité physiologique nous est révélée dans un acte d'invention excellente, qui se tient logique d'un bout à l'autre.

Mais au second lever du rideau, ces intéressantes petites gens, définitivement séparées, piquent une vadrouille, chacun pour son compte, dans les fadeurs apprêtées du vaudeville. Monsieur joint à sa portée une excentrique qu'il connut jadis, et Madame se demande si elle ne réclamera pas d'immédiates compensations à certains commensaux de l'hôtel. — En troisième lieu, nous nous apercevons que les Morin ne savent guère ce qu'ils veulent : leur fougue adultère s'épuisa en quelques vaines tentatives et les voici déjà las, penauds — au fond — encore menaçants, mais, à l'encontre du défi de leur parole, très désireux de se reprendre.

Ce dernier état est peu concluant. Il est toujours ennuyeux de quitter les gens d'une pièce sans savoir ce qu'ils feront. Ceux-ci, mon Dieu, s'en iront à vau-l'eau, c'est sûr; leur réunion ne sera que momentanée, ou alors il faudra qu'ils trouvent pour persister en ménage une cote mal taillée; qu'avec l'adoption de deux lits ils se créent un régime strict et adroit. Les talents combinés de Mmes Lender, Blanche Toutain, Marguerite Caron, MM. Gustave Dubosc, Lérand, Tréville, Baron, contribuent beaucoup à l'effet de la pièce.

Pour fêter l'Anniversaire de Molière, la Comédie a représenté, cette fois, *l'Ecole des Femmes, La Critique de l'Ecole des Femmes* et l'à-propos de tradition : *Molière et sa Servante.*

La Critique de l'Ecole des Femmes était inattendue. On a apprécié les discours justes et cruels que Molière trouva pour quelques personnages seuls, sans intrigue, n'ayant d'autre importance que de lancer au public les traits de l'auteur offensé des façons prises à son égard par les railleurs féroces de son *Ecole*. M. Coquelin cadet a bien dit les turlupinades du Marquis, et MM. Baillet (Dorante) et Truffier (Lysidas) lui ont été de convenables partenaires. Mlle Leconte était charmante sous les atours et dans l'afféterie de Climène.

Cl. Cautin et Berger.

M. Laffite dans *Paillasse.*

Reconnaissantes, les Folies-Dramatiques ont gardé, après le *Billet de Logement*, des militaires chez elles; elles les emploient dans la *Famille du Brosseur*, un imbroglio médiocrement drôle amené par un jeune inconsidéré qui, adorateur d'une commandante, se fait, pour continuer ses amours, ordonnance d'un commandant, et par cette folie, mêle une foule de personnes dans des affaires extraordinaires.

Qu'importe la pièce; vous pensez si Mlle Louise Bignon, MM. Coquet, Milo et Modot connaissent la manière de faire rire leur clientèle.....

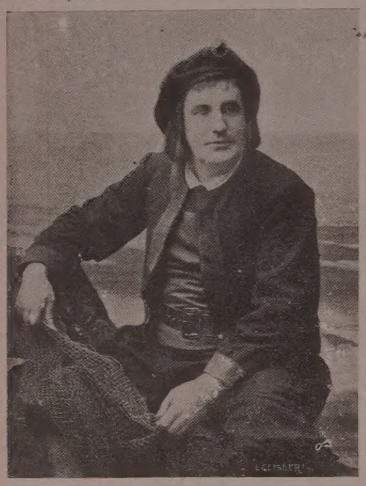
Or donc, Mlle Cécile Sorel fermement en marche vers des réussites définitives sinon glorieuses, parvint à représenter, récemment, dans une circonstance assez particulière pour qu'on la remarquât, Célimène, du *Misanthrope*. On eut à la voir, à la regarder, l'impression d'une leçon bien apprise par une personne inapte aux choses difficiles des classiques. Encore quelques succès semblables gagnés d'ici deux ans, et Mlle Sorel sollicitera de jouer Phèdre, se déclarera bonnement candidate au Sociétariat.

Bien que Mlle Cécile Sorel soit surtout appréciée à la ville, c'est au théâtre que le bonheur la favorise particulièrement.

Allons, ferme, poussez mes bons amis de cour, dit le Misanthrope.

Edouard GAUTHIER.

Cl. Dupont.



M. H. Albers. — *L'Étranger.*

L'Étranger à Bruxelles

Le théâtre de la Monnaie de Bruxelles a donné la première représentation de *L'Etranger*, action musicale en deux actes, poème et musique de Vincent d'Indy. Nous pouvons regretter que cette solennité n'ait pas été consacrée à Paris, mais il y a, dans l'administration de la Monnaie, des musiciens consommés comme Kufferath, Guidé, Rotiers, Silvain Dupuis ; et cette belle œuvre a été montée et exécutée par eux avec la piété artistique qu'elle exigeait. C'est à la Monnaie que nous avons entendu *Fervaal* ; c'est encore à Bruxelles que des trains débarquent, apportant par vingtaines, des mélomanes français. C'est une sévère leçon infligée à nos entrepreneurs de spectacles parisiens.

Quoiqu'on ait pu rapprocher Vita, l'héroïne de *L'Etranger*, de Senta, l'héroïne du *Vaisseau fantôme* ; — quoiqu'on ait rappelé le Grâl Wagnérien à propos de l'émeraude symbolique fixée comme une pierre de miracle au bonnet de l'Etranger ; — quoique les critiques si compétents, ah ! si compétents ! aient signalé quelques leitmotifs inspirés paraîtrait-il, de procédés parsifaliens, nous proclamons ici que l'œuvre de Vincent d'Indy ne ressortit que de son esthétique personnelle, et que cet altruiste en beauté est individualiste en art. Wagner est comme le soleil ; quand on le regarde longtemps en face, il vous reste quelques petits cercles de lumière devant les yeux ; Vincent d'Indy n'a pas été aveuglé, et il a créé un rayonnement nouveau.

Simplette est l'action de *l'Etranger ;* elle ne se déroule pas dans des décors héroïques, mais au bord de l'Océan, dans l'humble cadre d'un port pêcheur. Là vit un « étranger » au destin privilégié ; quand la pêche est mauvaise pour tous, elle est bonne pour lui ; il aurait ramené de la sardine même dans les ports bretons où le filet et le chalût reviennent désolément vides. Ses paroles, comme celles de Jésus, apaisent la tempête, et il a sauvé des marins en péril. Cependant, il ne suscite pas la haine chez le peuple, mais on le taxe de sorcellerie. Seule, une jeune fille nommée Vita, est retenue auprès de sa personne mystérieuse par un charme qu'elle ne s'explique point : elle délaisse pour lui le jeune douanier qu'elle doit épouser. Malheureusement l'amour que l'Etranger inspire et ressent abolit les vertus du talisman ; en consacrant sa tendresse à un être unique, il manque à sa mission d'aimer l'universalité des êtres.

Cl. Dupont.

Mlle Friché. — *Vita.*

Cette mission, il l'abdique en faisant don à Vita de l'émeraude auguste qui la symbolise ; ce bijou brilla jadis sur la voile de la barque qui amena au rivage Lazare le ressuscité. Ce noble et miraculeux joyau, Vita comprend qu'elle ne peut le conserver ; elle le jette à son tour dans les flots. A ce moment, la mer se soulève ; une barque apparaît au large. Qui sauvera les malheureux matelots? L'Etranger et Vita se risquent dans un canot ; ils essayent vainement de braver la colère des vagues ; on les voit tous deux engloutis par le monde liquide, en face des terres qu'il ne faut pas regretter. Quand le gouffre les a absorbés, il semble que des paroles mystiques s'en élèvent, énonçant que le couple a retrouvé la paix et la rédemption.

Nous n'avons pas à apprécier la vraisemblance de cette affabulation ; nous ne regrettons même pas le modernisme du sujet, car il est évident que, aujourd'hui, des douaniers feraient mauvais parti à un étranger à apparence sorcière. Un peu de recul dans le temps où la légende eût rendu l'histoire mieux plausible. — Mais Vincent d'Indy écrit lui-même ses livrets, et l'on peut quelquefois, mais pas toujours, être poète et compositeur.

La musique comporte les trois dimensions requises par des géomètres : la hauteur, la largeur, la profondeur. Cela est haut comme pensée, large comme développement, profond comme impression. Une psychologie angoissante y chante dans l'enveloppe du drame extérieur. De l'orchestre monte une atmosphère de beauté noble; les voix disent les accents de charité humaine; l'amour universel y a conflit avec la passion unique. Citons, parmi les plus splendides pages, les deux duos de Vita avec l'Etranger, le prélude symphonique du deuxième acte, et l'invocation de Vita à la mer. Je pourrais citer les noms possibles des cinq ou six leitmotifs ou thèmes-conducteurs ; mais depuis les exégèses wagnériennes, cette coutume a quelque chose de bête et de pédant. Les phrases mélodiques n'ont pas besoin d'étiquettes, même dans les guide-ânes.

Décor de *L'Étranger.*

La partition de Vincent d'Indy, bon compositeur nationaliste, honore la musique française. La conception que la charité relève les cœurs, et que l'amour de tous les hommes doit primer la passion pour un seul être, — à moins du rachat de la mort, — est hautement chrétienne. La musique décore cela d'une parsifalienne noblesse.

Au Théâtre de la Monnaie, *L'Étranger* est chanté par trois artistes compréhensifs : Mlle Claire Friché, MM. Henner et Albers ; l'orchestre de Sylvain Dupuis interprète merveilleusement la partition. Décors d'une grande impression d'ensemble quoique d'un soin minutieux.

L'Ennemi FRITZ.

LA MISE EN SCÈNE

Ces derniers temps ne nous ont pas apporté beaucoup de neuf, au point de vue spécial dont je m'occupe ici. Certes, Mme Sarah Bernhardt a remarquablement mis en scène certains tableaux de la *Théroigne de Méricourt* de M. Paul Hervieu. Outre qu'elle nous a présenté un Léopold d'Autriche pathétique et saisissant, en la personne de M. de Max, et un Louis XVI criant de vérité en celle de M. Arquillière, il faut citer son tableau du 10 août 92, qui est réglé avec un admirable souci de la réalité, et celui de la Salpêtrière, d'une poésie mystérieuse et poignante, en harmonie avec la grandeur de l'idée de l'auteur. Mais j'avoue que je ne puis me faire à la façon dont Mme Sarah Bernhardt a costumé sa Théroigne. Ce bonnet et ce corsage à la Charlotte Corday me déroutent. Je sais bien que M. Paul Hervieu a passé sous silence certaines parties de la vie de son héroïne, pour en faire une sorte d'Egérie révolutionnaire, rôle qu'elle ne joua jamais. Mme Sarah Bernhardt a voulu, évidemment, se conformer aux indications de l'auteur en y appropriant son costume. Seulement, l'on sait si bien comment s'habillait Théroigne, surtout quand elle avait à paraître en public, que l'on s'étonne de ne pas voir au moins une fois son interprète avec l'amazone, le chapeau à la Henri IV, le sabre et les pistolets dont parlent tous les mémoires du temps. Cela semble une lacune, d'autant que pas un mot du texte ne l'explique. Vétille, en somme, que je signale faute de mieux. A défaut de l'arbre, il faut bien se rattraper aux branches.

Etant ainsi de loisir, je voudrais profiter de cette erreur de costume, commise par Mme Sarah Bernhardt, pour parler un peu de petites manies qui ont cours au théâtre, relativement à la manière dont parfois les rôles y sont distribués. Il est encore de règle aujourd'hui que tel genre de rôle exige telle qualité physique chez l'interprète qui en est chargé. Cela répond évidemment à une idée foncièrement juste. En effet, le physique a une extrême importance à la scène. Pendant que l'artiste parle, on le regarde, et si son aspect extérieur est en désaccord avec le caractère de son personnage, cette discordance peut arriver jusqu'à produire une sorte de gêne chez le spectateur le moins exigeant. De là sont venus ce qu'on appelle les rôles de composition et aussi les artistes de composition, dont l'importance et le nombre ont singulièrement grandi à mesure que disparaissaient les emplois nettement déterminés.

L'artiste de « composition » doit pouvoir se plier à tout. Un visage neutre, une voix mixte, une taille moyenne lui deviennent des avantages. Par exemple, il lui faut posséder toutes les ressources de son art, afin de pouvoir se transformer à volonté. Aujourd'hui que la passion ardente et emportée, que l'éloquence vibrante, l'enthousiasme entraînant subissent sur notre scène une éclipse qui ne sera que passagère, mais pourtant que l'on nierait en vain, le comédien de « composition » est le maître du théâtre. A lui non seulement les rôles de second plan, mais encore les grands premiers rôles, même les jeunes premiers, même les amoureux ! Aussi combien d'artistes, aux emplois jadis bien définis, se sont faits comédiens de « composition », à commencer par M. Coquelin aîné, qui a donné au mouvement une impulsion indiscutable.

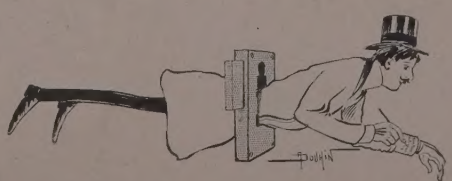
C'est précisément à cause de cela que je voudrais combattre d'anciennes idées qui tiennent encore dans l'esprit des directeurs, voire des metteurs en scène et des artistes eux-mêmes. Ainsi, il est de convention courante qu'un magistrat, notamment un président d'assises, doit avoir de la prestance, qu'il doit « représenter ». Et ce n'est pas uniquement à l'Ambigu, terre classique des cours d'assises, que règne ce préjugé respectable. Dans *La Robe rouge* de M. Brieux, au Vaudeville, n'était-ce pas M. Nertann que l'on avait chargé de remplir cette fonction, à cause de sa taille et de sa corpulence ?

Dans le même ordre d'idées, l'on considère qu'un personnage qui doit en dominer un autre, le railler, lui faire de la morale, est obligé de dominer physiquement son partenaire. M. Huguenet, lui-même, n'échappe pas à cette conception. Il aimait, pour cela, jouer avec M. Noiseux, comme on l'a vu dans *La Bascule*, dans *L'Archiduc Paul*. Bien mieux, quand récemment le Gymnase reprit la pièce de M. Donnay, l'excellent artiste demanda M. Ripert, qui est au moins aussi grand que M. Noiseux, pour lui donner la réplique, et ce n'est qu'après plusieurs répétitions qu'il reconnut que M. Arvel, bien que de taille moins élevée, s'en acquitterait de façon très remarquable, — ce qui fut aussi l'avis du public.

...est obligé de dominer physiquement son partenaire.

Autre chose. Quand une pièce met deux frères en présence, on fait généralement l'un blond et l'autre brun. Pourquoi ? J'avoue que je serais très embarrassé d'en fournir une explication quelconque. Dans la vie, il est rare que deux frères soient ainsi de couleurs différentes ; au théâtre il est plus rare encore qu'ils soient d'une même teinte. L'exemple le plus récent (il date d'hier) m'est fourni par le Théâtre-Antoine, où MM. Kemm et Signoret jouent les deux frères, dans *La Bonne Espérance* de M. Hermann Heijermans. De ces deux frères, Gérard, le rude matelot, que personnifie M. Kemm, est un brun au teint halé ; Bertrand, celui qui a peur de la mer, — où M. Signoret est si angoissant, — est un blond frais et rose. Etrange anomalie ! Que d'autres exemples je pourrais citer ! que d'autres manies il me serait facile de signaler ! Tenez, pour finir par une observation professionnelle : chaque fois qu'il y a dans une pièce un journaliste, quel que soit le caractère que l'auteur lui prête, toujours le rôle est distribué à un comédien svelte et agile. Jamais on n'a vu sur la scène, un journaliste même grassouillet. Cela tient probablement à l'idée que messieurs les directeurs se font de nous. Un journaliste ne doit pas être gros, afin de pouvoir mieux se faufiler... aux répétitions générales.

THÉODORE MASSIAC.



ENTR'ACTES

« Oui, monsieur, ces hommes sont à craindre. La presse enveloppe à cette heure le monde, et les plumes éloquentes pèsent maintenant dans la balance des empires, comme autrefois les épées victorieuses. Voltaire a remplacé Attila ; et aux invasions des Huns ont succédé les invasions des journalistes ! Voilà pourquoi il faut acheter le silence du gazetier Randal. Le gazetier Randal n'a que trente ans ; et, à trente ans, les hommes sont mûrs pour la corruption, comme en automne les raisins pour la vendange ».

Ces belles paroles sonnèrent sur la scène de la Porte-Saint-Martin, le 1er janvier 1838, par la bouche de Mélingue, à la première scène de *Randal*, drame en cinq actes, de Félicien Mallefille. Il se trouve ensuite que toute la pièce se déroule sans que le bon Randal n'ait pu être acheté ni corrompu que par l'amour. Et les personnages encensent le journaliste moderne qui ne vend pas sa plume, qui n'est acheté par aucun syndicat et qui place ses convictions au-dessus de ses intérêts.

On ne reprendra jamais le *Randal* de Félicien Mallefille ; mais la Comédie-Française et l'Odéon ont simultanément remonté une comédie de Boursault où, pour la première fois, le bureau d'un journal constitue le décor sur la scène ; cette pièce qui, par son titre, rappelle les *Avariés* de Brieux, c'est le *Mercure galant*.

Depuis le *Mercure galant* jusqu'à *Théroigne de Méricourt*, on a vu quelquefois les journalistes sur le théâtre ; on est plus accoutumé à les voir dans la salle. Théroigne fait assassiner le journaliste Suleau qui est déjà fort malmené par M. Hervieu et qui ne mérite pas ce double et cruel sort. Le *Mercure galant* n'assassine personne ; il ne met même pas en scène ces deux rédacteurs de la *Petite République* et de l'*Aurore* qui s'étaient traités publiquement d'avaleurs de baromètres, en songeant sans doute que les mercuriales devaient comporter quelque chose de mercuriel.

Voltaire a remplacé Attila.

On voit dans la comédie de Boursault un amoureux qui, pour obtenir la main de celle qu'il aime, se fait passer pour le rédacteur du *Mercure* ; c'est un stratagème qui ne réussirait plus aujourd'hui ; nous ne croyons pas qu'il existe des parents assez peu soucieux de l'avenir heureux de leur fille pour donner la petite à un journaliste, c'est-à-dire à un représentant de ce métier où l'article qui était payé quinze louis est tombé à quinze francs et où le problème vital devient de plus en plus insoluble. Le critique dramatique et musical le mieux rétribué gagne trois cents francs par mois et doit endosser tous les jours un habit de soirée, souper hors de chez lui et solder l'heure de nuit pour ses voitures ; certains chroniqueurs ne reçoivent que cent francs tous les trimestres ; d'autres ne sont pas payés du tout ; d'autres payent le directeur du journal.

Dans le bureau du *Mercure*, nous assistons au défilé de personnes assoiffées de publicité ; et la pièce date de 1683. Les ambitieux demandent des services ; les mécontents se plaignent. Un employé des gabelles qui a volé les fermiers généraux et qui, pour dépister les soupçons et continuer ses entreprises, sollicite un appui dans le journal qu'il croit embaucher, se voit montrer la porte, conspuer et flétrir, et menacer du pilori ! Nous n'insistons pas sur l'invraisemblance !

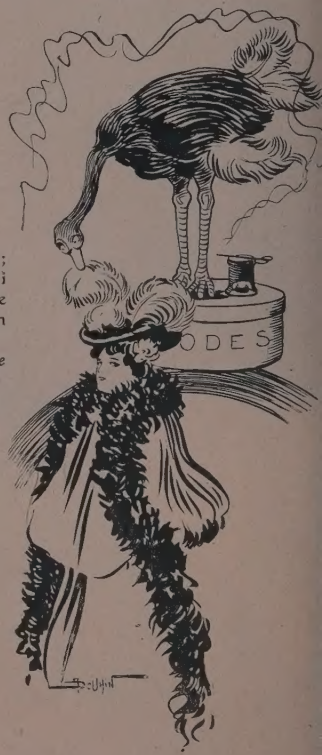
Un personnage vraiment comique, c'est l'inventeur d'illustrations pour billets mortuaires ; il apporte des faire-part d'enterrements qu'il a agrémentés d'emblèmes joyeux, de devises mirlitonesques et d'imageries destinées à égayer la triste idée de la mort ; si le *Mercure* annonce son invention, sa fortune est faite.

Il faut rire aux lecteurs et leur faire espérer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer !

Une scène éclatante et justicière se livre entre Brigandeau et Sangsue, l'un procureur à la Cour, l'autre procureur au Châtelet ; Boursault a trouvé là des vers plus élevés que le style de l'époque ; témoin celui-ci qui conclut la tirade où l'un des robins reproche à son compère d'avoir fait élever quatre maisons avec la ruine et la misère de ses justiciables.

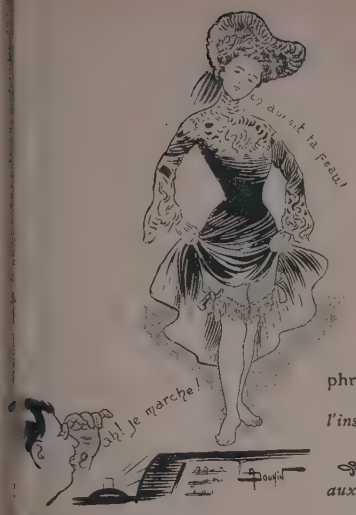
Du sang de tes clients elles sont cimentées.

On a vu, depuis, assez souvent, les journalistes sur la scène. Giboyer a amusé bien des salles de spectacles, à Paris et en province. Bon Giboyer ! croyez-vous qu'il mène encore sa pipe dans le monde et que Vernouillet se vante devant lui de ses comparutions au tribunal ! Non, Giboyer, directeur, dîne chez le ministre, fume des cigares dorés par les bains de havanille, déguste les clos vougeot de Martini-Rosé et reçoit des comédiennes frissonnantes ; frissonnantes d'adoration ou d'écœurement, mais dont le frisson sert à quelque chose. Giboyer maintenant est député collectiviste : il prêche le partage des biens — des biens des autres, s'entend — ; il écume la misère des femmes d'ouvriers ; il accommode aux truffes blanches l'aigre sueur du peuple ; il lance des souscriptions pour les mineurs, pour les pêcheurs, pour les verriers ; et on le convainc facilement de dépenser une partie du produit chez des demoiselles aussi mercenaires que lui. Dernièrement, il adressait des collaborateurs chez les prieurs de congrégations, il faisait promettre son appui, ou son silence, en échange de quelque don d'argent ; il a reçu l'argent et il a fait chasser les donateurs.



Boursault et Augier sont morts depuis longtemps ; si l'on recommençait le *Mercure de France* et les *Effrontés*, aujourd'hui, l'écrivain hardi qui tenterait l'aventure devrait écrire avec un fer rouge. Mais en flétrissant les aigrefins, les journalistes de grands chemins, les gens de plume et de corde, les gazetiers qui mêlent à l'amour de la patrie l'art de s'en servir, et les culs-nus mâles et femelles que les Israélites malins embauchent à l'heure et à la course, en marquant au front les pêcheurs en tombes troubles comme ce finaud d'Anatole, il n'oublierait pas que cette corporation compte des reporters d'un mérite prodigieux, des écrivains anonymes résignés à d'humbles provendes, et des littérateurs pauvres et fiers pas encore gangrenés par la farouche attaque de l'argent, à une époque où il n'y aura bientôt plus que les autruches qui pourront vivre de leurs plumes.

George VANOR.



PROPOS DE LA COUR ET DU JARDIN

Le lecteur d'un grand théâtre de comédie a trouvé dans ses innombrables envois le manuscrit d'un drame qui se passe en Orient. Au premier acte, il a trouvé cette phrase prononcée par un gardien du sérail :

— Non, je ne mens pas !... Je vous jure que je ne mens pas !... *Que je cesse à l'instant d'être eunuque si je mens !...*

Le lecteur réfléchit deux ou trois minutes, puis renonça à lire le... second... acte.

La scène se passe dans le foyer des Variétés, pendant les représentations d'*Orphée aux Enfers*, pièce que l'on a montée magnifiquement, mais que l'on a fort peu chantée.

Une piquante actrice dit à un camarade que nous ne nommerons pas :

— Mon cher, tu devrais te présenter dans une ville quelconque aux prochaines élections.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, peut-être, quelqu'un te donnera sa voix.

— Et alors ?

— Alors, tu pourras t'en servir au lieu de la tienne.

Défrayées !

Les grandes étoiles ne se contentent pas d'exiger des directeurs des cachets fantastiques (M^me^ Réjane touche huit cents francs au Vaudeville ; M^me^ Jeanne Granier exigeait la même somme au Gymnase) ; après tout, elles ne s'imposent pas de force ; elles posent simplement leurs conditions. Les directeurs n'ont qu'à ne pas les engager. Bref, les grandes étoiles, en dehors de leurs cachets, prennent maintenant l'habitude de se faire rembourser tous leurs frais de toilette.

Il ne s'agit pas seulement des robes et des manteaux, mais des plus menus accessoires : gants, mouchoirs, jarretelles, jusqu'aux bas de soie... Et il faut une paire de bas de soie par soirée !...

Et comme on disait à l'une d'elles :

— Si pourtant l'on ne vous payait pas vos bas ?

— Eh ! bien, répondit-elle, on aurait la peau !

Ah ! je marche !

La dernière fois que l'on a donné *La Valkyrie* à Munich, le cheval auquel était imparti le rôle de Grane resta insensible aux caressses et aux menaces de l'actrice qui chantait le rôle de Brunehilde, et refusa de la suivre sur le praticable où s'amoncellent les rochers en toile peinte.

A ce moment, une duchesse de la principauté intervint : elle était munie d'une carotte ; la Valkyrie s'en empara ; elle la montra au cheval ; et Grane, tenu par la bride, suivit docilement Brunehilde et le légume jusqu'au Walhalla des Dieux.

Les surnoms au théâtre.

Nous en avons déjà donné deux, en voici un troisième.

Cette fois, il s'agit d'une de nos comédiennes les plus en vue, étoile des plus haut côtées dans le firmament théâtral. A tort ou à raison, l'excellente artiste passe pour être une « madame jacasse » vraiment un peu trop intarissable. Or, vous savez que, grâce à Reyer et d'autres musiciens, l'on a fait une terrible réputation au piano, dans le monde des compositeurs. C'est assez dire que cette réputation a rejailli — avec usure — sur ceux qui en font le commerce, lesquels sont considérés comme des raseurs au degré superlatif. C'est à eux que l'on assimile la remarquable comédienne, que l'on désigne couramment : « la marchande de pianos. »

Et quand on la voit en grande conversation avec un camarade, on va jusqu'à établir des paris sur le point de savoir « si elle vendra son piano » ou si elle ne le vendra pas. — Il paraît qu'elle fait beaucoup d'affaires.

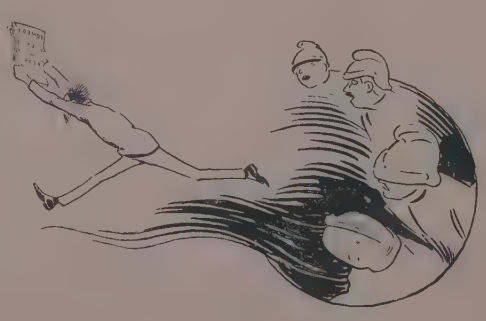
La ronde des pompiers.

C'est une nouvelle expression théâtrale, d'un emploi vraiment curieux.

Exemple :

Dernièrement, dans l'un de nos principaux théâtres de genre, on répétait une petite pièce qui devait être donnée en lever de rideau.

Le directeur l'avait reçue par amitié, sans prendre la peine de la lire. — D'ailleurs les directeurs lisent si peu... — Le directeur de la scène ne la connaissait pas davantage, non plus que le régisseur général... Il n'y avait que le souffleur, mais comme il l'avait copiée, il en faisait les plus grands éloges, pour ne pas perdre les trente francs de copie qu'elle représentait.



Donc, on la mit en répétitions, et les interprètes s'aperçurent aussitôt qu'elle était exécrable. Mais au théâtre, c'est comme au régiment : on répète comme on monte la garde, passivement. Seulement, un beau jour, le directeur de la scène arriva, écouta la pièce, en fut abasourdi, et dit alors aux interprètes :

— On ne répétera pas demain : *il y a une ronde de pompiers.*

Et depuis, quand on parle d'une pièce « retirée du tableau » et qui ne sera pas jouée, on dit qu'elle a été interrompue par « une ronde de pompiers ».

G.-T. NORMA.

Dessin donné par C. LÉANDRE
pour une Représentation organisée au
profit de l'« Œuvre de Maman Jeanne d'Arc »
par Mme Eugénie Buffet

La Pantomime

DEBURAU (Charles).

La pantomime semble avoir en ce moment un regain de succès.

A vrai dire, la pantomime est une forme de l'art dramatique des plus savoureuses, encore que fort spéciale, et elle n'a jamais cessé d'avoir de chauds et nombreux partisans.

Les causes de la faveur intermittente d'un genre qui compte parmi ses tenants des noms comme Nodier, Balzac, le commandant Rivière; dans sa dramaturgie, ceux de Théophile Gautier, Champfleury, Jean Richepin, Paul Marguerite sont assurément complexes, et ce serait sortir du cadre de cette brève étude de les préciser.

Mais, du moins, puisque ce spectacle charmant entre dans une de ses phases d'éclat, il convient de s'y arrêter.

Mlle LAUS.

Ce n'est pas faire de l'érudition intempestive que de rappeler que la pantomime était fort en honneur chez les Grecs. Un auteur du nom de Spandon s'était acquis une telle réputation en ce genre que Platon préférait quelques-unes de ses productions à certaines comédies d'Aristophane.

A Rome, la pantomime souleva d'invraisemblables enthousiasmes et l'on vit, en l'an 1 avant Jésus-Christ, deux mimes célèbres, le tragique Pylade et le comique Bathylle, exercer une telle influence sur les masses que celles-ci se séparaient en *pyladiens* et en *bathylliens*, qui ne craignaient point de recourir à une mimique pleine d'énergie pour établir et faire prédominer la suprématie de l'un des deux rivaux.

M. EDIGIO ROSSI.

C'est sous la Restauration que la pantomime acquit en France, droit de cité. Et elle conquit ce droit d'une manière éclatante, aux Funambules de l'ancien boulevard du Temple, avec Gaspard Deburau, qui fut, cela est établi par les témoignages les moins discutables, un artiste génial sous le masque enfariné et la souquenille blanche de Pierrot qu'il avait adopté.

Après lui son fils, Charles Deburau, et son meilleur élève, Paul Legrand, maintinrent durant un temps assez long le succès du genre et le prestige du personnage. Ils avaient transporté les Funambules au boulevard de Strasbourg, en un étroit et long local, aujourd'hui très agrandi et devenu la Scala.

Ils n'eurent d'ailleurs point de successeurs. Non que le genre fût tombé dans l'oubli et dans l'indifférence. Il y a 30 ou 40 ans, il n'y avait pas une fête foraine où ne figurât au moins une baraque sur l'humble scène de laquelle Pierrot, Arlequin, Cassandre et Colombine, traditionnel quatuor, représentaient à grand renfort de gestes naïfs et d'attitudes simplistes l'éternel drame du cœur humain. Et cela, je vous le jure, n'avait rien de grotesque.

Depuis, nos modernes impresarios forains ont remplacé le spectacle par les plus hurlantes féeries, les plus insolents mélodrames grossièrement imités (?) d'après les succès dramatiques en vogue.

L'art y a-t-il gagné ? Il serait téméraire de le prétendre. Bref, l'éclat de la pantomime subit une éclipse momentanée. Elle revint un beau soir à la lumière de la rampe avec la vogue des ballets, numéro obligatoire de tout music-hall qui se respecte, et tout de suite, d'ailleurs, cette union à la chorégraphie rencontra une faveur qui n'a fait que croître et embellir.

Cl. Saint-Senoch.

Mlle LITINI.

Presque en même temps, elle se produisait, sous une forme inattendue, en combinaison avec la gymnastique et l'acrobatie, conception anglaise qui commença par étonner, mais qui, pratiquée par certains spécialistes, ne laissait pas de plaire à quelques-uns.

Il suffit de rappeler les ovations faites naguère aux Hanlon Lee, aux Lauri Lauris's, aux Boysset's, aux Prices, et plus récemment à Paul Martinetti et à sa troupe.

Cependant cette forme de pantomime, dite pantomime anglaise, emprunte ses principaux effets à des moyens qui ne relèvent que d'assez loin de l'art dramatique.

Cl. Manuel

M. Willette. en Pierrot.
Vachacalde 1897.

Thales.

Je n'en veux point médire. Elle a, à coup sûr, ses mérites, puisqu'elle a ses amateurs qui la prônent et l'applaudissent ; et pourquoi discuterait-on la bonne foi et même le goût de ceux qui s'ébaudissent à ses étourdissantes fantaisies.

Mais, l'ayant mentionnée, je reviens à la forme dramatique que cette étude envisage plus spécialement.

J'ai dit la vogue du ballet pantomime dans lequel une intrigue très simple et très menue s'encadrait des évolutions de danseuses intervenant dans l'action, à la manière si vous voulez, du « chœur » dans le théâtre antique et se compliquait aussi de la survenue, dans le régal, d'une « étoile », tout au moins, d'une « première », dont les prouesses chorégraphiques constituaient une sorte de hors-d'œuvre joli non dépourvu de saveur.

La gloire du ballet-pantomime atteignit son apogée avec les splendides spectacles montés à l'Eden-Théâtre aujourd'hui disparu, mais dont l'impression d'éblouissement est restée dans l'œil de plus d'un parisien d'il y a quinze ans.

Cl. Cautin et Berger.

Mme Charlotte Wiehe.

C'était bien la formule du ballet-pantomime, mais élargie, amplifiée jusqu'à la mimoféerie comme dans *Excelsior*, jusqu'au mimodrame comme dans *Messaline*.

Cl. Cautin et Berger.

Mlle Christiane Mendelys.

Faut-il rappeler l'étonnement que soulevèrent ces imposantes masses chorégraphiques, ces armées de figuration manœuvrant avec une précision quasi militaire, au milieu d'une mise en scène d'une richesse incomparable. Je ne saurais, en tout cas, me dispenser d'évoquer le souvenir laudatif de ces mimes italiens : Francioli, Bonesi, Rossi, Balbiani, de Gasperis, Mmes Sarraco, Laus, Litini, qui étaient, en vérité, de très remarquables artistes.

Cl. Cautin et Berger.

M. Georges Wague.

Aucun de ceux qui les ont vus ne peut avoir oublié leur merveilleuse science des attitudes, non plus que la grandiloquence de leur mimique, j'allais dire de leur déclamation. Faut-il attribuer à l'influence des mimes italiens le développement subit que prit à ce moment la pantomime à Paris? Doit-on, au contraire, laisser à ce mouvement toute sa spontanéité et ne voir dans un rapprochement inévitable qu'une simple incidence. Je n'entreprendrai point d'argumenter autour de ce problème et d'en rechercher la solution qui me semble secondaire. Ce qu'il importe, c'est de constater que ce fut le beau temps de la pantomime. Des critiques — je n'invente rien — parurent avoir découvert cette antique formule soudain exhumée et en célébrèrent les mérites.

Cl. Couture.

M. Martinetti.

Cl. Stebbing.

Mlle Willy.

Ce fut le temps où l'on vit des théâtres des plus qualifiés monter des pantomimes en plusieurs actes et rencontrer le succès dans cette audacieuse innovation. Je me bornerai à rappeler *Le Docteur Blanc*, de MM. Catulle Mendès et Paul Vidal, aux Menus-Plaisirs, où les Parisiens firent connaissance avec Severin et aussi avec cette délicieuse ballerine qui a nom Marie Labounskaïa ; *La Statue du Commandeur*, de MM. Eudel et Bonnamy, aux Nouveautés, où Clerget se cassait si drôlement son doigt de marbre en frappant sur la table, et surtout l'*Enfant prodigue* de M. Wormser, aux Bouffes Parisiens, dont le succès devint plus que centenaire avec le savoureux et solide talent de Félicia Mallet, avec le charme jeune et gracile de Mlle Biana Duhamel, sans oublier *Chand d'habits*, aux Folies-Bergère, que M. Catulle Mendès composa spécialement pour Séverin, lequel s'y montrait absolument remarquable et en vérité très impressionnant.

Les succès de ces grandes machines n'empêchaient point la réussite de nombreuses œuvres mimées d'allure plus modeste. M. Paul Marguerite écrivait un *Pierrot assassin de sa femme* qu'il ne dédaignait point de jouer lui-même, avant que le rôle fut repris par Séverin.

Je n'aurais garde d'omettre le dessinateur Willette, assumant un jour la charge de mimer publiquement le rôle du poète dans le *Couronnement de la Muse*, de M. Gustave Charpentier.

Thalès récemment débarqué de Marseille se révélait dans un acte, *Pierrot pochard*, de Rodolphe Berger, artiste adroit et sûr de soi, avant d'aller créer à l'Olympia toute une suite de rôles mimés dans les genres les plus différents.

Mme Charlotte Wiehe, artiste danoise, dans la *Main* et dans *L'Homme aux Poupées*, œuvres de son mari, M. Bereny, obtenait un gros succès aux Capucines.

Désireux d'apporter une note nouvelle à cette forme d'art, décidément en faveur, M. Xavier Privas imaginait *Cantomimes*, où la mimique de Pierrot et de Colombine est commentée par des couplets ; et il se chargeait lui-même de cette partie lyrique, pendant que ses héros trouvaient des interprètes charmants en deux jeunes gens, Georges Wague et Christiane Mendelys, qui s'y montraient, à force de conviction et d'intelligence, mimes consommés, celui-là dans un Pierrot de la plus criante humanité, celle-ci dans une Colombine de la grâce la plus exquise.

Cl. Muller.

Séverin.

Je ne veux pas clore ce rapide historique de la pantomime sans relever l'attrait tout particulier qu'exerce ce genre dramatique sur un grand nombre de jolies femmes que leurs travaux antérieurs semblaient réserver pour d'autres triomphes que ceux de la scène.

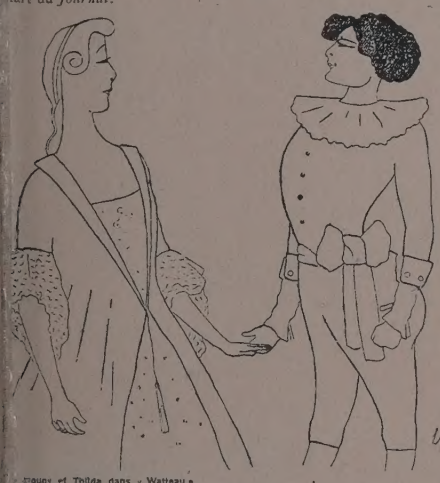
A Dieu ne plaise que je chicane jamais l'éclectisme large et tranquille qui leur fit voir, dans la carrière de mime, l'emploi judicieux de l'eurythmie séductrice de leur plastique, du charme prestigieux de leurs regards.

Je pris moi-même trop de plaisir, parfois, à leurs essais artistiques et je n'aurai pas l'ingratitude de taire les éloges dus à Mmes Otéro, Jane Tylda, Louise Willy, Liane de Pougy, pour ne citer que les plus célèbres.

(A suivre.)

Georges FRAPPIER.

...ait du *Journal*.



...ougy et Trilda dans « Watteau »

Dessin de Cappiello.

Mlle Paulette Moutton

Théâtres accotés

Au Grand-Guignol. — Quand donc M. Maurey nous permettra-t-il de noter un petit four ? Peut-être demain ; mais pas aujourd'hui, c'est certain. Ainsi le spectacle actuel nous présente *un Héros*, ironie charmante de M. Maurice de Marsan, qui montre la situation d'un comité chargé d'inaugurer la statue d'un personnage dont on apprend soudain le retour. Une pension a été accordée à la veuve, avec un bureau de tabac. A tabac aussi passe le héros. MM. Ratineau, Dufrenne, Gournac, Bizard et Mme Brécourt, (héros, poète, président, sous-préfet et veuve) sont tous très typiques.

Vient ensuite *Le Fétiche*, de M. Max Maurey, qui tient encore la corde — de pendu, c'est à croire.

Et voici *Mille regrets !...* de Hugues Delorme et Francis Gally, spirituelle et joyeuse satire des mœurs théâtrales. Les auteurs se défendent d'avoir fait une pièce à clef ; soit ! Tout de même nous avons mis des noms sur tous les personnages, depuis le directeur *Jean Lagarrigue*, si bien représenté par M. Lurville, jusqu'à *Sabremont*, l'huissier venu pour instrumenter... et qui devient commanditaire et même auteur. Toute une série de types sont ainsi croqués : *le secrétaire général*, M. Dufrenne, etc., etc. Hé ! n'oublions pas ! *Lili Florence !* Mlle Lavergne, qui sait ce qu'il faut faire pour obtenir un engagement : passer des genoux de l'un au lit de l'autre. Aussi bien, sa vertu finit par être... compensée.

On a ri aux larmes. Je voudrais citer les mots de la pièce ; mais ils sont trop !

Garde à vous !... Plan, plan, ra-ta-plan ! C'est Napoléon qui vient visiter le Pape Pie VII, afin de lui arracher la signature du Concordat. Scène d'un grand effet au cours de laquelle s'échangent des vérités dures, où l'Empereur s'emporte aux objections du Saint-Père et, le menace. Acte d'un réel intérêt, retenant l'attention par une exacte peinture des caractères que MM. Chautard, *Napoléon*, et Gournac, *le Pape*, ont rendu d'une manière saisissante. Toute la salle a frémi un moment : Napoléon regardait si terriblement les cardinaux, qu'on s'est dit : « Il voit rouge!... » Rien n'en était. A signaler au ministre des cultes : Mgr Gouyet, très digne, Mgr Schultz, insinuant et tenace, et Mgr Ratineau. M. des Gachons a profité du succès de cette pièce. C'était inattendu.

Enfin, *Les deux Bosses*, fantaisie, non pas de la nature, mais de MM. Esquier, auteur-acteur, et Duquesnel, critique avisé et auteur gaulois. Les spectateurs ont ri souvent — comme les bossus Abadalassam et Ali, que personnifiaient MM. Gouyet et Brizard, aimés pour leur gibbosité. Tous les goûts sont dans la nature ! ce qu'expliquent d'ailleurs parfaitement M. Dufrenne, *Babouch* ; Mmes Meryem, *Anisa* capiteuse et Mlle *Zorah*-Genty... tout plein.

A la Robinière. — Dans cette coquette salle où tant de directeurs se sont coquettement ruinés, M. Francis Robin réussit à attirer le public, grâce à une réclame particulière... et à un spectacle qui mérite d'être vu et qu'est d'un éclectisme bien compris. Chacun y trouve la pièce de son goût, depuis le vaudeville jusqu'à la tragédie. C'est ainsi que pour lever de rideau, nous voyons dénouer les *Deux Jarretières*, un acte où M. Georges Champavert se montre fort habile à trousser une agréable aventure de beau-père et de gendre possédant la même maîtresse : cela avec esprit et par le moyen d'acteurs très experts : l'auteur, d'abord, et Mmes Moutton, Albanie, MM. Fleury-Fontès et Nérac. M. Champavert ne se contente pas de ce succès il se révèle poète de talent, à en juger par un autre ouvrage : *En cage*, épisode de la chouannerie, non seulement de belle facture, mais empli d'idées fortement ou gracieusement exprimées.

C'est en 1815, lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Les royalistes se soulèvent. Le comte d'Estiel, chef de clan, est blessé dans un combat avec les Bleus. Transporté dans un couvent, on le guérit. Mais le jeune chouan s'est épris de sa garde-malade, Marthe, jeune orpheline qui n'a pas encore pris le voile, et cet amour est partagé. Profitant de l'ordre qui lui est donné de rejoindre ses troupes, le comte d'Estiel veut donner la liberté à l'oiseau prisonnier. Déjà tout est prêt pour la fuite... la porte est franchie... quand un traître, tirant dans l'ombre, frappe mortellement le sauveur. Ainsi, la cage se referme.

Cette émouvante pièce a le rare bonheur d'une interprétation adéquate : Mlle Paulette Moutton, simple, naturelle ; Mlle Albanie, onctueuse et hiératique ; M. Champavert, chaleureux et persuasif ; quant à M. A. Nérac, il est bien le partisan fanatique de l'époque.

Le Sofa de M. Dupré est une comédie où se réunissent toutes les qualités de Léo Trézenik, dont la principale est l'observation. Elle s'explique en peu de mots : l'apathie où se complaît Mme Dupré et la nécessité où celle-ci se trouve de garder la servante qui fut la maîtresse de son mari. A distinguer, Mlles Paulette Moutton, Albanie et Faure, et, surtout, MM. Nérac et Fleury-Fontès, tous deux très nature. Nous retrouvons d'ailleurs ces excellents artistes dans *Nicodème*, autre pièce de Trézenik, où la cupidité paysanne est joyeusement présentée : étude d'un ménage de paysans dont le fils unique vient d'obtenir les faveurs d'une femme mariée à un de leurs parents âgé et très riche (maître Renout). Les vieux, au lieu de blâmer la conduite de leur gars, l'approuvent, car ils entrevoient dans cette liaison la manière d'agrandir leur domaine par le futur mariage de leur fils avec sa maîtresse à la mort du vieux mari. Mais la femme adultère n'a pris cet amant que pour se rendre mère et d'un seul coup le rêve s'en va quand on annonce la naissance prochaine de l'enfant qui sera l'héritier des terres convoitées.

M. André Nérac s'est taillé un joli succès de composition, qu'il a partagé avec Mlle Albanie.

Dirai-je que MM. Champavert et Nérac sont aussi de très bons chansonniers ? C'est fait.

Henry FRANSOIS.

En Passant

J'avais prié mon excellent ami M. Franck, dans un article récent et spirituel, d'écourter ses entr'actes. Il semble avoir tenu compte de mes conseils dans *Le Secret de Polichinelle* mais je suis navré d'avoir à lui dire qu'il faut encore abréger. Coupez, M. Franck, raccourcissez les mortelles minutes que nous employons à circuler dans vos couloirs intéressants.

Quand je me sens las, j'abandonne les concerts où m'appellent les exigences professionnelles (et d'autres exigences dont je ne parlerai pas) pour les théâtres sérieux... et vous me concéderez que le *Gymnase* est de ceux-là. Trop sérieux, peut-être! en ce moment pour nos nerfs avides de repos car, du 1er au 3e acte de la pièce de M. Woff, toutes les spectatrices attendries se tamponnent les yeux.

Enfin c'est bien fini : *e Billet de Logement* a quitté l'affiche des *Folies-Dramatiques*. Ouf! Mais pourquoi, dans *La Famille du Brosseur* la direction s'est-elle privée du concours charmant de Mlle Denyse de Gramond qui venait de nous révéler un si personnel talent et un aplomb si rare chez une débutante? Le succès de cette blonde artiste est incontestable... faut-il ajouter qu'elle ne sort pas du Conservatoire? Une indiscrétion, en passant (une fois n'est pas coutume), Denyse de Gramond est l'auteur de *Claudine Moderne*, un roman brûlant d'actualité (1) qui doit paraître prochainement.

La si sympathique Mme Varlet, l'heureuse directrice de la *Gaîté-Rochechouart*, possède mieux que quiconque l'art d'assaisonner les revues. Voici la recette, mais ne la divulguez pas : choisissez dans les multiples manuscrits, que vous offrent chaque hiver les malheureux auteurs, quelques scènes croustillantes, pimentez quelques scènes conçues par le célèbre P.-L. Flers, faites faire la sauce, lier le tout et signer par un jeune (M. A. Couturet par exemple) et servez avec art dans un décor de Ménessier : le public s'en léchera les cinq doigts et le pouce. Ce régal m'avait été annoncé par le doux Febvre (un administrateur, ça s'y connaît!) qui, tout en s'épongeant le front avec le pantalon de Mlle Morly, m'avait dit ce simple mot significatif : « transcendant! » c'est pourquoi j'eus le courage et le plaisir d'assister à la répétition générale de *Y a du Pétard*. Le courage : parce que j'attendis une heure l'ouverture des portes par 11° au-dessous de zéro et que j'assistai au spectacle perché sur le genou droit de mon voisin de gauche et sur la cuisse gauche de ma voisine de droite, le plaisir : parce que.. parce que Mme de Bréville est bien belle ; parce que Arlette Duclos, noncontente de jouer avec esprit, nous exhibe encore d'impeccables formes ; parce que la jolie Marville danse le cake-walk ; parce que Debernay est une semeuse qui sème le rire ; parce que la blonde Lucette de Berny, qui débute (2) nous fait voir un délicieux pommier... avec pommes ; parce que... je ne vous en dirai pas plus long.

Voulant initier une de mes jeunes cousines, aussi provinciale que timide (permettez-moi de ne pas autrement la désigner) aux spectacles sains de la capitale, je la conduisis au *Nouveau Cirque* voir le cake-walk (cette danse bien parisienne qui s'apprend à Madagascar et à Sainte-Anne et que mon jeune confrère Abel Faivre daigna illustrer de son satirique crayon) ; comme la douce mignonne manifestait un anormal énervement préjudiciable à sa santé et à sa réputation, je l'emmenai d'urgence à la *Scala* où... stupéfaction, on dansait le cake-walk. Nous nous enfuîmes au *Casino de Paris* : le rideau se levait sur les six Floridas qui dansent devinez quoi? — Le cake-walk! (3). Ces diverses émotions nous ayant ouvert l'appétit, nous fûmes au *Rabelais* souper en tête à tête. Quand je dis en tête à tête, c'est façon de parler, car 200 personnes se pressent dans la coquette salle où 28 à peine tiendraient à l'aise... O! Stupeur! Mathilde, la plus svelte des Floridas dansait le cake-walk, tandis qu'une jolie américaine, debout sur une table, gratifiait les soupeurs d'une stupéfiante gigue... mais avec quelles grâces ces danses barbares étaient exécutées! Puis alternant avec les chanteurs de l'établissement — lesquels roucoulent de sentimentales romances à l'usage spécial des habitués — voici le bon chanteur Yvonnec qui, sur la prière de ma cousine, fait entendre cette admirable « Ronde des Farfadets », digne d'un opéra qui ne serait pas de Bruneau ; Mary-Hett gazouille la sienne et la mignonne V... (de l'Eldorado) en chante une autre sous les yeux attendris de son père et de ses amants.

— C'est plus amusant qu'au concert, me glisse à l'oreille ma cousine. — Et c'est moins cher! réplique malicieusement un voisin, que je sus depuis être sénateur.

Ohé! Ohé! joyeux étudiants, gais rapins, aimables fillettes, c'est au *Moulin de la Galette* qu'on danse le plus et qu'on transpire le moins, C'est un peu haut... mais si près du ciel que l'on croit voir les anges.... en robes courtes.

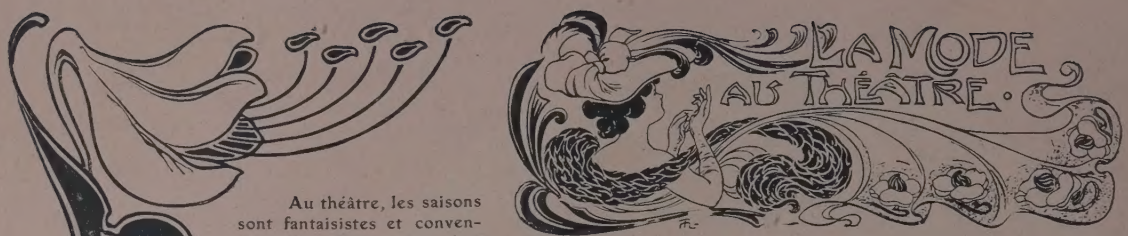
JACK D'ANGE.

(1) Je ne saurais trop vous recommander de lire, si vous n'êtes une jeune fille : Un Homme à l'Amour, *de mon excellent ami Duchange, qui traite l'amour, les coulisses et les femmes avec une écœurante désinvolture.*

(2) Sur les planches...

(3) Se danse également, avec le même succès, à la Pépinière, aux Folies-Bergère, au Rat-Mort, dans les salons de la comtesse de M... et de B... et autres lieux.

Mlle Denyse de Gramond.



Au théâtre, les saisons sont fantaisistes et conventionnelles. Aujourd'hui c'est le printemps, demain c'est l'hiver ; tantôt l'héroïne cueille des cerises, tantôt elle s'agenouille près d'une croix dans un cimetière recouvert de neige : tout cela dépend du sujet de la pièce et de la fantaisie des auteurs. Puisque fantaisie il y a, il n'est pas surprenant que les toilettes soient à l'unisson ; aussi n'éprouverez-vous aucune surprise quand je vous dirai qu'en dépit des frimas présents je n'ai vu, chez les grands couturiers, comme dans les salons de Mode, que des chapeaux printaniers, que des toilettes pimpantes et légères.

Comme ces jolis atours, vous le devinez bien, sont destinés aux élégantes de la Côte d'Azur, je ne vous en parlerais pas si les modèles nouveaux ne nous donnaient point, comme toujours, une indication précieuse sur ce que seront les modes à la saison prochaine.

Les types créés aujourd'hui sont d'ailleurs enlevés par les commissionnaires étrangers, et il va de soi qu'honnêtement, si les modèles réservés tout spécialement aux Parisiennes et à vous-mêmes, qui êtes l'élite charmante des élégantes de Paris, que si les modèles réservés, dis-je, se distinguent par plus d'élégance, plus de brio, plus d'imprévu, ils n'en doivent pas moins demeurer dans une tonalité semblable afin que les aimables étrangères ne se figurent pas être trompées par leurs acheteurs.

Donc, les pailles, les fleurs, les tissus clairs ou aux coloris flamboyants seront en faveur quand arrivera le renouveau, et, comme toujours, les modes de Nice exerceront leur influence prépondérante.

Parmi ces modes, il en est une qui fait tout doucement son petit chemin vers les plus hautes faveurs, je veux parler du béguin. Le béguin, arrivé en droite ligne de Byzance, a commencé par se faire admirer au théâtre ; de là il est passé à la ville : on le porte dans les salons, aux soirées des casinos ; il est si joli, si pratique, il pare si délicieusement le visage que sa faveur semble toute naturelle. Lui aussi nous fera, par conséquent, la joie de briller à Paris, où déjà il a remporté, mais au théâtre seulement, quelques précieux suffrages.

Ce succès du béguin rend inévitable l'introduction prochaine, sur la scène de la Mode, des toilettes de style byzantin, quelque peu modernisées. En somme on n'y perdra rien : l'intelligence pratique mais aussi savamment artistique de nos grands faiseurs saura, avec cette remembrance de la cour de Justinien, nous doter d'atours nouveaux qui offriront un double charme; et je ne dois pas me tromper, en affirmant à l'avance, que c'est du théâtre lui-même que partira le signal. Frappez les trois coups, aimables lectrices, la foule des élégantes attend, anxieuse, pour vous imiter.

VICOMTESSE DE RÉVILLE.

Sous ce titre : *Chansons du siècle dernier*, Edmond Teulet, chansonnier délicat, publie un fort élégant recueil de très bonnes et agréables œuvres, de forme jolie, adaptées à de gentilles musiques. La manière sentimentalement poétique de Teulet s'expose là de cinquante façons différentes, toutes charmantes. L'ouvrage est précédé d'une longue et intéressante préface de M. Jules Claretie, relative à l'histoire de la Chanson ; sa couverture est faite avec un coquet dessin de M. G. Lami, et l'intérieur se trouve égayé par de nombreuses et originales compositions, reproduites en couleurs, des bons illustrateurs Léandre, Lami, Lampuré, Guirand de Scœvola, de Monnard, G. Redon, Aimé Perret, Widhoppf, Grün, Malteste, etc. (Editeur Coutarel, 13, Faubourg-Montmartre.)

L'éditeur Ernest Flammarion vient de donner une très remarquable nouvelle édition de *Poil de Carotte*, chef-d'œuvre de Jules Renard, ornée de très beaux dessins de Vallotton.

Le *Mercure de France* a mis en vente tout récemment un nouveau roman de Peladan : *Modestie et Vanité*, où, sous l'apparence de deux sœurs, l'auteur mystique représente tous les états de la contemplation et de la fièvre des passions.

La *Légende de l'Outil*, que Georges d'Esparbès fait paraître chez Flammarion, est un livre exquis, d'une poésie tendre et délicate, où se trouve glorifiée la beauté du travail.

L'éditeur Lemerre a publié la *Théroigne de Méricourt* de Paul Hervieu ; et plus encore, peut-être, qu'à la scène, la force et le mérite de cette œuvre apparaissent certains.

Paru chez Ollendorff : *Monsieur de Bougrelon*, roman de Jean Lorrain, établi en Hollande, donnant de très curieux aspects des choses jolies et mélancoliques de ce pays ; présentant en des vues merveilleusement décrites un des personnages les plus étrangement inventés par l'auteur fameux. Avec *Monsieur de Bougrelon* — le suivant — sont dites deux aventures doucement tristes : *La Dame turque* et *Sonieuse*.

Le nouveau roman illustré de M. P.-B. Gheusi : *Sous le Volcan*, édité par Flammarion, est le récit fidèle de deux survivants de la catastrophe terrible qui engloutit, en partie, Saint-Pierre.

Lire aussi deux romans de Juven : *Les Garçonnières*, où se trouvent dévoilés maints attrayants mystères de la vie de Paris, et *Le Prix du Sang*, dramatique roman de Gustave Guitton.

Dans le *Drapeau Rouge*, scènes de la vie sociale en province, paru chez Dujarric, M. Raymond de la Barre a voulu nous dépeindre ce que seront les jacqueries futures.

Une idylle gracieuse ajoute son charme à ce drame passionnant.

H. LEFIN.

Le Gérant : Louis GEISLER.